

Les Impressions  
Nouvelles  
rentrée  
2019  
Espace  
Nord

PRO-  
GRAMME  
DE PARU-  
TIONS  
DE JANVIER  
À MARS  
2019

Thierry Groensteen  
**GOTLIB**  
Un abécédaire



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Essai  
240 pages  
17 x 24 cm  
22 € - 978-2-87449-646-2  
Janvier 2019

LES IMPRESSIONS  
NOUVELLES

Thierry Groensteen

# Gotlib Un abécédaire

## Le livre

En soixante-neuf articles, cet abécédaire richement illustré décrit l'ensemble de l'œuvre de Gotlib, en retrace la généalogie, l'interroge dans toutes ses dimensions : narrative, biographique, comique, graphique, sociologique, psychanalytique... et bien d'autres. Lorsque Gotlib a disparu en décembre 2016, grand nombre d'articles et d'hommages ont fleuri, mais peu de travail critique a été effectué. C'est à ce travail que s'est attelé Thierry Groensteen afin de nous proposer une réflexion sensible et complète sur l'œuvre gotlibienne. La forme choisie, soit celle de l'abécédaire, sert très bien le projet car elle permet d'embrasser la totalité de l'œuvre de Gotlib qui est dispersée, de par ses nombreuses collaborations, les différents supports utilisés et les différentes périodes de l'auteur qui dirigeait des magazines et jouait le rôle de mentor pour beaucoup d'artistes.

## L'auteur

Thierry Groensteen, né en 1957 à Bruxelles, est un historien et théoricien de la bande dessinée de nationalités belge et française. Il est chargé de mission auprès de la Cité internationale de la BD et de l'image, rédacteur en chef de la revue *Neuvième Art 2.0*, directeur de collection chez Actes Sud et auteur de nombreux ouvrages, comme *La bande dessinée mode d'emploi* et *Un art en expansion*, tous deux aux Impressions Nouvelles.

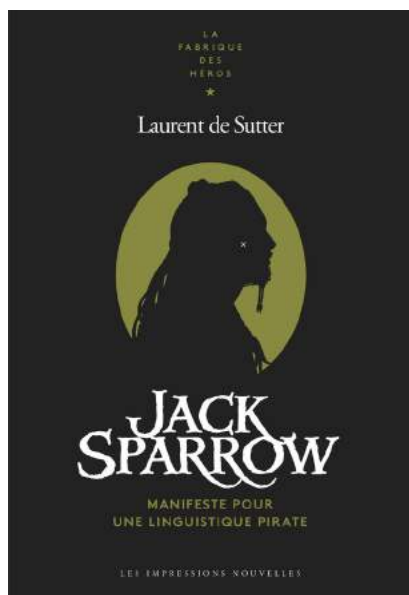


## Enfance

*Gotlib n'a pas eu l'enfance de tout le monde. Il atteignait l'âge de dix ans au moment où s'achevait la guerre. Il a raconté ses souvenirs de cette période agitée dans son livre de souvenirs J'existe, je me suis rencontré (dont le titre fait écho à celui d'André Frossard Dieu existe, je l'ai rencontré, paru en 1976). Il y évoque aussi avec une émotion intacte, son premier amour pour une petite Klara.*

*L'enfance est l'un des thèmes auxquels il s'est attaché avec le plus de constance tout au long de son œuvre. On peut tenir pour négligeables Nanar et Piette, le garçonnet et la fillette qu'il dessine à ses débuts dans Vaillant et qui ne tarderont pas à s'effacer devant Jujube et Gai-Luron. Dans les Dingodossiers, avec Goscinny, émerge la figure de « l'élève Chaprot », désigné par sa condition d'écolier et non par un prénom. Gotlib a une tendresse manifeste pour ce gamin, au point d'écrire lui-même certains des épisodes qui le mettent en scène. L'une des raisons de cette préférence est le fait que, Chaprot s'exprimant à la première personne dans ses lettres, ses rédactions ou son journal intime, Gotlib trouve une première occasion de jouer avec la langue, de malmener l'orthographe, d'inventer une de ces « parlures » qu'il se plaira plus tard à multiplier. Gotlib ressuscitera d'ailleurs l'élève Chaprot dans sa Rubrique-à-Brac, par deux fois : dans « Ah... c'était le bon temps » (R-à-B, t. 1) et dans un autre épisode (Pilote n° 469, octobre 1968) où l'extrait de son journal débute par ces mots : « Papa c'est un monsieur drôlement sérieux. »*

*Un autre écolier mémorable est le jeune héros de l'histoire surréalisante, en 8 pages, du « Matou matheux » (Pilote n° 527 et R-à-B, t. 2). On se souvient de l'intrigue : séchant sur un exercice de mathématiques assez élémentaire, un jeune garçon voit sortir de son encrier un homme miniature qui n'est autre que Fred. Ce dernier le conduit, par une série de passages improbables, jusqu'au matou matheux. Ils cherchent le chat partout jusqu'à ce que Fred réalise qu'il l'avait... dans sa gorge. Le félin expert utilise des voies quelque peu détournées pour fournir la réponse correcte au problème et l'enfant peut regagner sa place en classe juste à temps (il n'avait que dix secondes) pour inscrire la réponse sur sa feuille. Dans ce récit, l'enfant tient le rôle de l'être rationnel qui doit son salut à un poète. Moralité : la poésie sauvera le monde, et les écoliers en difficulté ! On n'est pas loin de l'oiseau-lyre de Prévert.*



Essai  
Collection La Fabrique des Héros  
128 pages  
13 x 19 cm  
12 € – 978-2-87449-647-9 (papier)  
7,99 € – 978-2-87449-649-3 (epub)  
Février 2019

LES IMPRESSIONS  
NOUVELLES

Laurent de Sutter

# Jack Sparrow Manifeste pour une linguistique pirate

## Le livre

Jack Sparrow est sûrement le pirate le plus connu du XXI<sup>e</sup> siècle. Depuis 2003, ses aventures fantasques et fantastiques nourrissent la franchise de blockbusters hollywoodiens *Pirates des Caraïbes* et tout le monde connaît le doux visage que Johnny Depp prête au pirate pour cette saga. À la fois le pire et le meilleur des pirates, il affronte tour à tour des soldats, des boucaniers, des zombies et autres ennemis, et se sort absolument toujours de galère. Et par quelle arme ? Par la parole ! Il ment, négocie, trahit et confond quiconque lui barre le chemin grâce à son langage pirate. Ce langage lui sert dans d'autres registres également, comme la séduction, activité de prédilection du coquin pirate, ou encore la camaraderie. Laurent de Sutter se penche sur les aventures du célèbre capitaine et sur cette délicate linguistique pirate qu'il décortique pour nous.

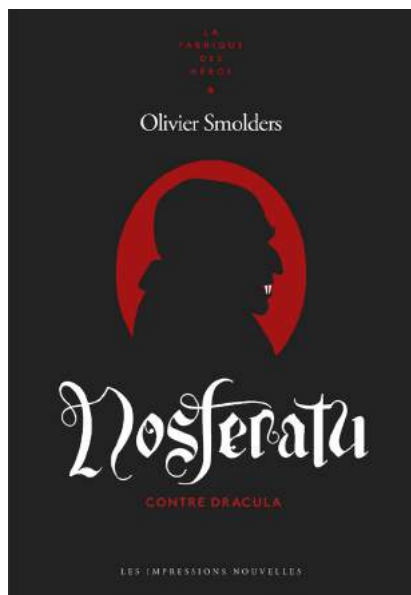
## L'auteur

Laurent de Sutter, né en 1977 à Bruxelles, est un philosophe et théoricien du droit francophone. Directeur de collections à Polity Press et aux Presses universitaires de France, il est aussi l'auteur de nombreux essais dont, dernièrement, *Théorie du kamikaze* (PUF, 2016), *Poétique de la police* (Rouge Profond, 2017) ou *L'âge de l'anesthésie : la mise sous contrôle des affects* (Les Liens qui Libèrent, 2017). À travers ces essais, il sillonne les mers agitées de la pensée et de la culture contemporaine.



© Géraldine Jacques

*La séduction de Sparrow était la séduction de sa légende, mais sa légende n'était telle que parce qu'elle était une légende de séduction – suivant une logique que tout séducteur digne de ce nom maîtrise plus ou moins. Davantage que sa beauté un peu crade, que l'aura de danger qui l'entourait, ou de la puissance virile qu'il manifestait en se targuant du titre de capitaine, c'était la manière dont il racontait son histoire qui le rendait irrésistible. Sparrow n'ignorait pas qu'un séducteur ne séduit en réalité jamais ; la seule chose qu'il produit, ce sont les circonstances permettant à une femme de se laisser aller au désir – et, parmi ces circonstances, il comptait la jalousie. Il se faisait juste que la jalousie pouvait provoquer des retours de flamme violents de la part de celles qu'il avait séduites, ainsi qu'il s'en rendait compte plus souvent qu'à son tour, grâce à quelques gifles bien placées. La séduction est un scénario – une scène de langage sur laquelle chacun paraît en tant qu'acteur d'un rôle écrit par avance, et dont il est presque impossible d'éviter les péripéties violentes si on a bénéficié des douces. Lorsqu'on tente de rompre avec ce théâtre, comme le faisait soudain Sparrow, se rendant compte que Barbossa lui avait encore piqué le Black Pearl qu'il voulait faire visiter aux deux femmes qu'il tenait dans ses bras, ce sont encore les gifles qui pleuvent. La vérité n'existe pas, en matière de séduction, et toute tentative de dire leurs quatre vérités aux femmes que l'on a voulu séduire est vouée à faire renaître la violence que l'anesthésie du récit avait endormie de manière provisoire. Après les avoir bercées du rêve de les emmener sur le bâtiment dont il était capitaine et s'être rendu compte qu'il avait été joué une nouvelle fois, Sparrow se retournait vers les deux femmes et leur disait : « Oui, je t'ai menti. Non, je ne t'aime pas. Évidemment que cette robe te donne l'air boudinée. Non, je ne suis jamais allé à Bruxelles. Cela se prononce "hénaurme". À propos, je n'ai jamais rencontré Pizarro, mais j'aime ses tartes. Et tout ceci pâlit en comparaison du fait que mon bateau a à nouveau disparu. Pigé? » Les beignes suivirent.*



Essai  
Collection La Fabrique des Héros  
128 pages  
13 x 19 cm  
12 € – 978-2-87449-648-6 (papier)  
7,99 € – 978-2-87449-653-0 (epub)  
Février 2019

LES IMPRESSIONS  
NOUVELLES

Olivier Smolders

# Nosferatu contre Dracula

## Le livre

Dracula terrorise depuis 1897, lorsqu'il apparaît dans le célèbre roman de Bram Stoker. Il est aussi connu sous un autre nom, Nosferatu, comme l'a appelé Murnau pour son film *Nosferatu, eine Symphonie des Grauens*, chef-d'œuvre paru sur les écrans du monde entier en 1922. Mais Nosferatu n'est pas qu'un deuxième nom, c'est aussi et surtout une autre version esthétique du vampire, s'éloignant de sa brutalité première, plus mélancolique, plus fin. Incarnés d'innombrables fois depuis leur création, Dracula et Nosferatu ont cristallisé quelques-unes des angoisses les plus fondamentales de l'humain comme la peur de mourir, mais aussi le désir de l'autre, jusqu'à boire sa vie. Les femmes et les hommes d'aujourd'hui sont toujours et seront toujours secoués par la peur de leur propre finitude. Olivier Smolders se propose d'opposer ses deux versants, Dracula et Nosferatu, pour mieux la comprendre.

## L'auteur

Olivier Smolders, né en 1956, est un écrivain et cinéaste belge. Il est l'auteur d'une quinzaine de films troublants et puissants primés dans de nombreux festivals internationaux, dont *Mort à Vignolle* (1998), *Nuit noire* (2005) ou plus récemment *Axolotl* (2018). Il est également l'auteur de nombreux essais très remarquables, comme *Eraserhead de David Lynch* (Yellow Now, 1998) et *Voyage autour de ma chambre* (Les Impressions Nouvelles, 2009).



*Il est à craindre que Dracula ait fait couler plus d'encre que de sang. Le prendre en chasse, c'est d'abord traverser un palimpseste d'images et de textes qui ressassent à l'infini les méfaits du comte et de ses thuriféraires. Est-il raisonnable de prêter sa voix à ce concert lugubre ? Faut-il hurler avec les loups ? Et vous, lecteur, que venez-vous chercher dans ces pages sombres ?*

*Nosferatu contre Dracula ? F. W. Murnau contre tous les autres ? Oui, assurément, parce que Nosferatu, première adaptation conservée du roman de Bram Stoker, est d'une perfection qui frise l'insolence. Véritable acmé du cinéma des origines, ce chef-d'œuvre de 1922 brille encore aujourd'hui d'une éblouissante lumière noire. Face à lui, les innombrables incarnations de « Dracula » évoquent le plus souvent des images triviales, des récits racoleurs, le triomphe du mauvais goût en habits de cérémonie. Peu de personnages de fiction auront été à ce point écartelés entre deux mondes, l'art sublime et la culture de masse, l'opéra magnifique et les plus douteux films de genre. De ce grand écart est née une curiosité qui semble ne jamais devoir faiblir.*

*Avec ses gros sourcils et ses oreilles en pointe, Nosferatu, il est vrai, frise parfois le ridicule. Mais Dracula, avec ses sourires sardoniques, sa bouche ensanglantée et sa cape de super héros passe aussi bien pour un cabotin. Entre le sublime et le ridicule, dit-on, il n'y a qu'un pas. Mais quel joli pas de danse pour qui ne veut rien lâcher et s'enchanter de plaisirs raffinés autant que de plaisirs bas.*

*Marquons aussitôt cette bipolarité par un détail anatomique : Nosferatu a les incisives longues et pointues. Chez Dracula, toute l'agressivité s'est déplacée latéralement vers les canines. Si vous trouvez une victime, regardez bien l'écartement des blessures sur la gorge et vous connaîtrez le coupable. Dracula mord à pleines dents, c'est un carnassier extraverti qui ne fait pas dans la dentelle. Nosferatu a une frappe plus fine, délicate, quasi chirurgicale. Il ne m'étonnerait pas qu'à la manière des chauves-souris d'Amérique du Sud, Nosferatu salive un anticoagulant pour fluidifier le sang et tirer un meilleur parti de la longueur de ses baisers. À l'inverse, Dracula a un appétit de bête.*

*Un seul Nosferatu, figure d'autant plus parfaite qu'elle est isolée, à l'avant-poste d'une litanie de Draculas, tous plus ou moins déclassés au fil du temps, Max Schrek, l'interprète de Murnau (Klaus Kinski dans le remake d'Herzog), face à plus de trente compositions de Draculas : Béla Lugosi, Christopher Lee, Lon Chaney Jr., John Carradine, Jack Palance, David Niven, Lon Chaney, Peter Fonda, Aldo Monty, David Nive, Duncan Regehr, et tant d'autres, jusqu'à l'écoeurement.*

Yves Lavandier  
LA DRAMATURGIE  
L'ART DU RÉCIT



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Cinéma  
608 pages  
17 x 24 cm

36 € - 978-2-87449-658-5 (papier)  
24,99 € - 978-2-87449-659-2 (epub)  
Mars 2019

LES IMPRESSIONS  
NOUVELLES

Yves Lavandier

# La dramaturgie

## Le livre

Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans le camp de concentration de Stutthof, une femme du nom de Flora dirigeait un théâtre de pain. Avec une partie de sa maigre ration, elle modelait des figurines. Le soir, en cachette, elle et quelques prisonnières animaient ces acteurs de mie devant des spectateurs affamés et promis au massacre. Où qu'il soit, quelle que soit l'époque, l'être humain est entouré d'histoires et a besoin d'histoires. Il est un livre qui parle de ce besoin : *La dramaturgie* d'Yves Lavandier. Sorte d'équivalent à *La Poétique* d'Aristote, cette œuvre est un traité sur les mécanismes du récit, leur raison d'être et leur signification. L'auteur s'appuie sur un répertoire très riche, puisant de nombreux exemples dans le théâtre, le cinéma, la télévision, les contes et la bande dessinée. Révisé pour cette réédition aux Impressions Nouvelles, ce livre s'adresse particulièrement aux professionnels mais il devrait aussi intéresser tous les passionnés et curieux.

## L'auteur

Yves Lavandier, né en 1959, est un auteur dramatique, cinéaste et *script doctor*. Il a été formé à la Columbia University entre autres par Frantisek Daniel. Il a écrit et mis en scène des pièces pour marionnettes, écrit et réalisé une dizaine de courts métrages et un long métrage sorti en 2001 avec Émilie Dequenne et Gérard Jugnot : *Oui, mais...* Il est également pédagogue et l'auteur de *La dramaturgie*, devenue depuis longtemps une référence, ainsi que de *Construire un récit* et *Évaluer un scénario*.





### *Le crescendo dramatique*

*Si l'on compare les obstacles à des murs et l'action au franchissement d'une série de murs, il est clair que le mur le plus haut (c'est-à-dire l'obstacle le plus fort) doit se situer à la fin de l'œuvre. Si nous avons vu le protagoniste franchir un mur de trois mètres, comment pourrions-nous ensuite nous intéresser à sa tentative de franchissement d'un mur de deux mètres ? Il faut donc commencer petit pour finir en apothéose. Nous appellerons cette graduation le « crescendo dramatique ».*

*Le principe du crescendo est un principe fréquent dans les activités humaines. On le trouve souvent en musique, par exemple, quand un morceau s'accélère ou s'intensifie (cf. le Boléro). Le langage filmique en fait également un usage fréquent. Les plans se raccourcissent ou se rapprochent, par exemple. La plupart des numéros de cirque sont construits sur un crescendo : leur difficulté est croissante. Les concepteurs de jeux vidéo comme Doom ou Lode runner ont bien compris le principe de crescendo : plus on avance dans le jeu et plus c'est difficile. Dans le coït, ce sont le plaisir et le rythme, qui, en général, vont croissant. Quant à la colère – quoi de plus humain qu'une colère ? –, elle se construit petit à petit, goutte d'eau après goutte d'eau, jusqu'à ce que le vase déborde. Le célèbre slow burn du comédien Edgar Kennedy (une lente montée en colère) est l'image vivante d'un crescendo.*

*Bien sûr, le franchissement d'une série de murs est une image schématique. La plupart des actions sont heureusement plus complexes et moins monotones que cela. Mais elle donne une bonne idée de l'effet à rechercher quand on construit une action : les conflits doivent aller croissant. Fargo, Le locataire, Misery, Rambo, La tour infernale, Vol au-dessus d'un nid de coucou offrent de beaux exemples de crescendo. Bon nombre de courts et longs métrages de Laurel et Hardy sont également construits comme des crescendos. Œil pour œil, par exemple, commence par l'insistance de Laurel à vendre un sapin de Noël à un Californien (James Finlayson). Excédé, celui-ci finit par découper le sapin en morceaux. C'est le début d'une escalade qui s'achèvera sur la destruction d'une voiture et d'une maison. Dans Amédée, ou comment s'en débarrasser, c'est la taille croissante de l'encombrant cadavre qui détermine le crescendo. Dans On achève bien les chevaux, le crescendo est créé par la diminution croissante du nombre de couples participant au marathon de danse et par la fatigue croissante des protagonistes.*

Jean-Jacques Thomas

## Perec en Amérique



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Essai

208 pages

14,5 x 21 cm

18 € - 978-2-87449-663-9 (papier)

9,99 € - 978-2-87449-664-6 (epub)

Mars 2019

LES IMPRESSIONS  
NOUVELLES

Jean-Jacques Thomas

# Perec en Amérique

## Le Livre

Ce livre comble une lacune importante dans nos connaissances sur la vie et l'œuvre de Georges Perec : ses rapports avec les États-Unis. L'importance du monde américain a pourtant été capitale pour l'auteur des *Choses*, livre-témoin de l'apparition en France des études de marché à l'américaine. Perec a en effet accompli cinq voyages outre-Atlantique pour des raisons de relations publiques, liées aux traductions des livres et aux colloques universitaires, mais aussi de travail et d'amitié, et parfois même pour des raisons sentimentales. *Perec en Amérique* offre une description vivante de ces passages américains, pour en reconstruire le contexte et les enjeux. S'appuyant sur une documentation souvent inédite et une connaissance très fine de l'écriture pereccquienne, Jean-Jacques Thomas offre également une lecture très stimulante de la réception de l'œuvre de Perec en Amérique, mais aussi de l'influence déterminante de la culture américaine sur son écriture, avant et après son entrée à l'OuLiPo.

## L'auteur

Jean-Jacques Thomas est titulaire de la chaire Melodia E. Jones d'études françaises à l'Université de SUNY-Buffalo, un des principaux centres de la diffusion de la littérature et de la culture françaises aux États-Unis. Spécialiste des mouvements modernistes du XX<sup>e</sup> siècle, il a notamment publié *OuLiPo, Chronique des années héroïques (1978-2018)* (PU du Nouveau Monde) et *La langue française contemporaine* (PU Lille). Il a aussi longtemps dirigé les revues *Formules* et *Formes Poétiques Contemporaines*.

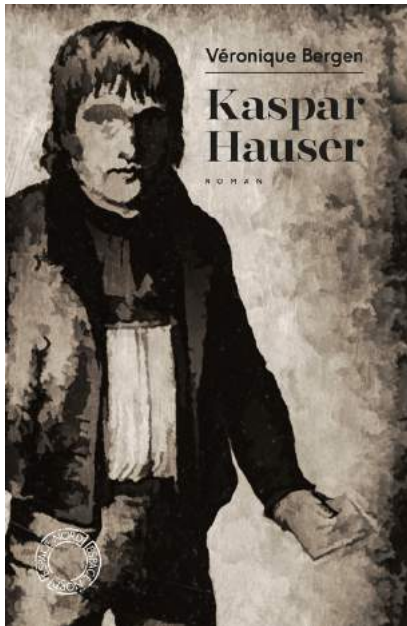


*Le dépouillement des archives américaines, jamais étudiées jusqu'ici, montre que les voyages de Perec en Amérique dans les années 60 et 70 vont nourrir chez lui une double appétence : le désir de faire du cinéma ; puis le désir de s'établir aux États-Unis pour faire l'expérience d'une vie quotidienne dans une société où le réel – l'ordinaire – est plus lumineux.*

*Là où le cinéma français fait la place belle aux tenants de la « Nouvelle Vague », Perec va préférer le cinéma des « jump cuts » et de la frénésie réaliste. Son travail sur l'image, en particulier ses travaux avec Cucchi White, publiés en français en 1981 sous le titre L'Œil ébloui, montre dès l'abord que Perec ne veut pas se contenter de faire des « commentaires » sur les photos de Cucchi White mais que son intérêt porte bien sur la « représentation picturale » et la construction du trompe-l'œil photographique. Ce que peut-être Perec a tiré de ses visites de musées aux États-Unis, de ses conversations avec les relations new-yorkaises travaillant dans l'industrie visuelle, c'est ce que l'on pourrait définir globalement comme un goût pour le « passerager » – le jeu de mot est volontaire – l'éphémère, le transitionnel ; ce qui passe et a le mérite de ne pas insister, aux antipodes donc de la pause alanguie du punctum barthien de l'image qui sidère et fixe.*

*On pourrait multiplier les exemples où, du moins dans le domaine plastique, Perec se montre plus proche d'une esthétique avant-gardiste new-yorkaise que représentant d'une mode parisienne littéraire étriquée et contrainte. Cela explique peut-être le fait que le manque de maîtrise de la langue anglaise par Perec l'a amené dans cet univers transatlantique à rejoindre le monde artistique et plastique plutôt qu'à s'intéresser, plus simplement et de manière plus attendue, à la littérature américaine, ou encore aux retombées de l'intellectualisme parisien sur le monde universitaire francophile (et souvent encore très francophone).*

*La présente étude, qui donne une grande importance à la place de Perec dans l'avant-garde new-yorkaise des années 70, a pour ambition de changer notre vision de Perec, de présenter un auteur plus complexe qu'on ne l'a pensé, d'ajouter de nouvelles pièces à sa biographie, et partant d'entraîner l'analyse de son œuvre vers de nouvelles directions. Le visage américain de Perec, peu connu – et certainement peu reconnu – en France, ses ambitions cinématographiques outre-Atlantique, c'est la quête attachante d'un auteur épris d'aventure et d'espoir. Avec ses lacunes, ses partis-pris, ce portrait américain inédit révèle un auteur hors catégorie, qui n'a pas cessé de croire aux mérites de l'exploration des mystères de toutes sortes : corps, mots, images, mobiles ou non, phrases, en un mot : le monde.*



Véronique Bergen

# Kaspar Hauser

ROMAN

Roman

Postface de Charline Lambert

224 pages

12 x 18,5 cm

n° 372

8,5 € - 978-2-87568-411-0 (papier)

6,99 € - 978-2-87568-427-1 (epub)

Février 2019



Véronique Bergen

# Kaspar Hauser

## Le livre

1828, un adolescent surgit sur une place de Nuremberg, une lettre à la main. Illettré, comme coupé du monde, il passe aux mains de différents tuteurs avant de disparaître en 1833. Très vite, d'extraordinaires rumeurs circulent sur le jeune homme : il serait le fils du grand-duc de Bade et de Stéphanie de Beauharnais, une nièce de Napoléon mariée à un souverain allemand pour consolider la politique d'alliances impériales. Il aurait été enfermé dès sa naissance dans une minuscule cellule et privé de tout contact avant d'être relâché vers sa seizième année. Banal cas d'autisme ou enfance martyre, brisée par la raison d'État ? Telle est encore aujourd'hui l'énigme de Kaspar Hauser. L'histoire de Kaspar Hauser, adaptée par Werner Herzog, est ici renouvelée à travers des récits vibrants d'amour ou de haine de personnages ayant côtoyé de près l'enfant princier sauvage : sa mère, un cheval, son assassin... Véronique Bergen nous livre l'histoire de cet enfant au destin singulier avec un lyrisme impressionnant.

## L'auteure

Véronique Bergen est née à Bruxelles en 1962. Après des études de philologie romane et de philosophie à l'Université libre de Bruxelles et un doctorat en philosophie à Paris VIII, elle a enseigné la littérature et la philosophie de l'art. Son œuvre couvre la poésie, le roman et l'essai philosophique – kaléidoscope des modes et des temps. Il y a dans ses ouvrages une infinie recherche des chemins du langage, une archéologie des passions, une remise à jour permanente de la mémoire.



© Alain Trellu

*Pourquoi le temps ne se cabrait-il pas comme un cheval qui renâcle à emprunter la route de mort qu'on lui destine ? Pourquoi la Providence ne donnait-elle pas l'unique chiquenaude capable de neutraliser les forces du mal ? Je savais que le sort de mon fils était scellé : la famille H. avait programmé l'extinction de notre lignée masculine afin de s'emparer du trône et les raisons politiques avancées pour justifier ce forfait ne recouraient qu'une soif de pouvoir. Côté pile, j'avais la prescience de tout ce qui allait advenir, côté face, l'impuissance me ceinturerait de toutes parts. Avant d'avoir vu la lumière du jour, mon enfant était déjà condamné aux ténèbres, mort avant d'être né, rayé dans son droit à exister, prié de regagner un néant qu'il avait honteusement troué. On lui intimait de venir pour disparaître, on plongeait son automne dans un hiver sans retour, on légitimait cet acte par des motifs politiques, en brandissant la nécessité d'assurer le rayonnement glorieux de la maison de Bade. Afin d'éteindre le lever du moindre remords, on étayait la cause étatique par le rappel d'oracles funestes qui, empruntant tantôt Œdipe, tantôt à La vie est un songe, laissaient présager du pire si un prince héritier venait à naître.*

*Emprisonnée dans ce qui allait devenir mon mausolée, mise à l'écart d'un monde aux yeux duquel j'étais l'étrangère, je divaguais en toute raison, épiant le moment où les hommes de main allaient ravir mon fils et l'arracher au château, à moi, au monde... Je me cherchais d'imaginaires alliés, adjurais qu'un cataclysme se levât – tempête, tremblement de terre, inondation –, allant jusqu'à espérer qu'une révélation frappât mon mari et lui donnât la force de neutraliser le complot. Si j'avais eu un sabre, j'aurais décapité le temps, de sorte que sa tête, roulant à mes pieds, serait celle d'une Gorgone dont les serpents se dévoreraient...*

*Mon enfant aux pieds troués, auras-tu un berger qui, reculant devant l'irréparable, t'enverra dans un pays lointain ? Me reviendras-tu un jour, aimanté par une fibre filiale que rien n'aura émoussée ? Un pressentiment me laissait accroire que tu serais épargné, que le bourreau reculerait, effrayé par l'aura royale qui te nimait, qu'aucun bras ne pourrait mener à trépas un prince de sang et d'âme. Quand on te regardait, c'est l'au-delà de l'homme qu'en toute innocence tu dégageais qui nous médusait. Moins que la main de Dieu, ce serait ton regard qui arrêterait la hache prête à s'abattre sur ton cou frêle... Moins qu'un miracle venu du dehors, ce serait ta magie intérieure qui interromprait le crime à mi-chemin... Je me persuadais que tu faisais partie des rares êtres face à qui l'assassin renonce à accomplir sa funeste mission. Le crime se déliterait de lui-même en présence de l'ange qui, en toi, montait la garde. S'il existait un seul être qui pût décourager le mal, ce ne pouvait être que toi.*



Roman  
Postface de Rony Demaeseneer  
240 pages  
12 x 18,5 cm  
n° 371  
8,5 € - 978-2-87568-412-7  
Février 2019



Joseph Ndwaniye

# La Promesse faite à ma sœur

## Le livre

Jean est Rwandais et vit depuis de nombreuses années en Belgique, où il suit un chemin sinueux d'étudiant-travailleur étranger. Il s'y est marié et est devenu père de deux enfants. Il a toujours rêvé de rentrer un jour au pays et d'être accueilli en enfant prodigue par toute sa famille. Il ne réalisera pas son rêve, hélas, d'abord faute d'argent, puis à cause du génocide qui s'est déroulé sous les yeux du monde entier et dans l'indifférence. Des centaines de milliers de ses compatriotes sont assassinés. Pourquoi sa sœur Antoinette fait-elle partie des victimes? Où se trouve son frère jumeau porté disparu? Il décide enfin d'aller sur place éclairer ses doutes auprès de sa vieille mère, la seule rescapée de la famille. Au Rwanda, plus rien n'est comme avant, et le retour au pays sera aussi l'arrivée dans un univers devenu étranger. Jean ne reviendra pas indemne de ce voyage à rebondissements où tout, partout, rappelle les atrocités qui ont été commises.

## L'auteur

Joseph Ndwaniye est né au Rwanda en 1962. Il a travaillé dans différents hôpitaux de son pays. Il vit en Belgique depuis une vingtaine d'années et travaille désormais au sein des Cliniques universitaires Saint-Luc de Bruxelles, dans un service pour patients ayant reçu une greffe de moelle osseuse. Après *La Promesse faite à ma sœur* (Les Impressions Nouvelles, 2007), il a publié *Le Muzungu mangeur d'hommes* (Aden, 2012) et *Plus fort que la hyène* (La Cheminante, 2018).



© Hugues Depasse

*Plus tard, quand j'ai commencé à travailler dans l'hôpital, il m'a fallu du temps avant de comprendre sa véritable fonction. D'ailleurs peu de membres du personnel, même les plus anciens, en connaissaient les limites. Elles étaient floues mais ô combien efficaces.*

*Un jour, sachant qu'il était influent aussi bien à l'hôpital que dans l'église protestante dont dépendait celui-ci, je lui confiai un dossier dont la suite de ma carrière dépendait. Il avait alors accepté de le défendre dans une des commissions dont il faisait partie. À son retour, il me rassura sur la suite qui allait être donnée à ma demande. C'est sans inquiétude que j'attendis en vain la décision jusqu'au jour où, lors d'une rencontre fortuite avec une personne siégeant dans la même commission, j'appris qu'aucun sujet me concernant n'avait jamais été inscrit à l'ordre du jour. Toute la confiance que j'avais en lui s'évapora en deux temps trois mouvements. Le mythe était mort.*

*Dans le mur de la façade de l'hôpital étaient incrustées trois lettres : FBI. Quand je fus en mesure de lire, je demandai à mon père la signification de cet acronyme.*

*– « Fonds du Bien-être Indigène », me répondit-il.*

*Il se rappela que, quand il était jeune, c'était l'expression favorite des missionnaires qui, en mettant l'accent sur le bien-être des indigènes et non le leur, allaient donner plus de crédit à leur action médico-évangélique.*

*Il me raconta comment il y eut des réticences de la part des dits indigènes très attachés à leurs traditions et qui se sentirent menacés quand on leur demanda d'invoquer Jésus à la place de leurs ancêtres. Ils ne virent pas d'un bon œil non plus l'arrivée des docteurs blancs qui leur donnaient des comprimés en les dis-suadant de consulter leurs guérisseurs habituels. Ils ne voulaient pas de ces « sorciers blancs ».*

*J'aimais venir dans cet hôpital, non pour les piqûres qu'on m'y faisait, mais pour le défilé incessant de femmes en blanc. Mon fantasme pour celles-ci avait commencé très tôt.*

*En attendant les résultats de mon test de malaria, je les observais en train de passer d'un pavillon à l'autre, transportant du matériel à stériliser, conduisant un patient en salle d'opération ou même allant au centre de santé pour vacciner les enfants.*

*Je les trouvais belles, très belles dans leurs jupes blanches à bretelles recouvrant à peine leurs genoux, assorties à leurs chemisiers bleu ciel avec boutons à pression qui souvent mettaient en évidence les formes généreuses de leurs poitrines. Je parle ici des élèves infirmières.*

*Leurs aînées diplômées, quant à elles, portaient des tabliers blancs d'une pièce, longs jusqu'à mi-mollets, ce qui était moins sexy aux yeux de leurs collègues masculins.*



Poésie  
Postface d'Éric Clemens  
260 pages  
12 x 18,5 cm  
n° 373  
9 € - 978-2-87568-413-4  
Mars 2019



Jean-Pierre Verheggen

# Gisella / L'Idiot du vieil âge

## Le livre

Ce recueil réunit deux œuvres poétiques de Jean-Pierre Verheggen : *Gisella* (Éditions du Rocher, 2004) et *L'Idiot du vieil âge* (Gallimard, 2006).

Le premier texte est une lettre d'amour posthume adressée à Gisella Fusani, le grand amour du poète, décédée d'un terrible cancer. À travers ce bouleversant poème d'amour fou, elle ne cesse de vivre comme avant : belle, infiniment douce et magnifiquement rebelle.

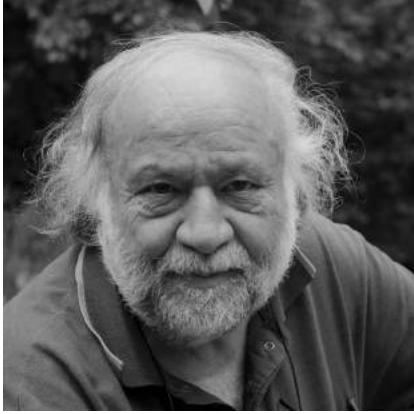
Le second texte est une somme d'excentries : l'Idiot est convaincu qu'il n'y a qu'une bonne cure d'idiotie et une solide dose de rire qui puissent nous permettre de tenter d'en sortir avant le rictus final. En attendant, il nous parle, entre autres, de Tintin qui a 77 ans (l'âge limite avant de ne plus pouvoir se lire) et de son amour immo-déré pour les lapins.

Dans ce livre, une autre facette de l'auteur nous est dévoilée. Jean-Pierre Verheggen nous apparaît ici plus grinçant, plus sombre, et surtout plus touchant que jamais.

## L'auteur

Jean-Pierre Verheggen, né en 1942 à Gembloux, est écrivain et poète. Il collabore avec de multiples revues et journaux, mais c'est surtout sa participation à la revue avant-gardiste d'entreprise textuelle, TXT, dans les années 1970 qui marque son parcours. Entre poésie et humour, Verheggen joue merveilleusement avec la langue française, la détourne, la remanie, et en fait ainsi jaillir la magie invisible. Maître du jeu de mots, certains de ses pires calembours sont aujourd'hui d'anthologie.





*Je t'écris donc – à ma façon peu orthodoxe – une dernière lettre d'amour, mon amour, une lettre que tu ne recevras pas, qu'aucun facteur en camionnette – ou postino en Vespa ! – ne te remettra en mains propres en te priant de bien vouloir signer là, à l'endroit exact qu'il pointe de son index tendu, de bien vouloir accuser réception de cette missive tout à fait recommandable qu'aucun Facteur Cheval italien ne glissera dans la boîte aux lettres de ta petite loge de colombe dans ton columbarium à 54033 au pied des Apennins, une lettre, disais-je, qu'aucun remplaçant (provisoire) du préposé à cette tournée rurale n'aura à distribuer et qu'aucun employé des Postes Statales du Centre n'aura à tamponner en retour d'un sec : n'habite plus à l'adresse indiquée*

*ou : ne répond pas à l'appel*

*ou pire : inconnue*

*(comme si tu étais inconnue !)*

*ou pire encore : décédée !*

*Mais peut-être ont-ils raison ?*

*Du moins leur raison ! Car j'étais en effet dans le vide absolu de toi !*

*J'écris en Absurdie !*

*J'écris en Ineptie !*

*En Chagrinerie !*

*En Malinconie : capitale Dolorosa !*

*J'écris en Morosie !*

*En Maussadie,*

*voire en Cafardie : chef-lieu, Spleen et sous-préfecture, Blues !*

*Au fond, je voudrais t'écrire comme Christian Dotremont écrivait à Gloria (ou Philippe Soupault à Giorgia) je voudrais tout simplement écrire : j'écris, j'écris à Gisella, c'est mon travail, je suis écrivain à Gisella, je travaille d'arrache-pied pour être écrivain exclusif à Gisella exclue de ce monde, pour continuer de la séduire, pour l'avenir, pour que jamais ne s'éteigne ni ne meure son rire, pour pouvoir lui parler sans lui parler car entre nous, à vrai dire, jamais la moindre obscénité n'a pu surgir, nos grandes déferlantes pulsives n'avaient, en effet, nul besoin de vocabulaire et encore moins d'invectives ordurières !*

*Se taire ! Se taire !*

*Tais-toi, me murmurais-tu, un doigt sur mes lèvres, tais-toi, tu vas tout gâcher !*

*Mais à chaque couple sa manière, pas vrai ?*

*La nôtre était de célébrer ta beauté ou de te dire, sans flagornerie, qu'on pouvait ne rien créer de patenté, sans pour autant démeriter, qu'on pouvait rester discrète à souhait tout en ayant une forte personnalité !*

*Ou alors, pour t'en convaincre, de te lire ce que nous adressaient au plus fort de ta maladie du bout du bout de leur ruelle à Dailly nos amis Betty et Patrick Virelles :*

*« Tu la serres dans nos bras et tu lui dis qu'elle est belle, belle de t'aimer et d'être aimée, belle d'être elle et de se battre. » Oh oui ! tu te battais à en rester baba, mon amour ! Baba à en devenir gaga de toi ! Gaga de toi pour l'éternité !*

**Les Impressions Nouvelles**  
info@lesimpressionsnouvelles.com  
www.lesimpressionsnouvelles.com

**Espace Nord**  
info@espacenord.com  
www.espacenord.com



84, Avenue Albert à 1190 Bruxelles  
+32 2 503 30 95

Diffusion/distribution :  
Harmonia Mundi (France et Belgique)

Service presse : Charlotte Heymans  
charlotte.heymans@lesimpressionsnouvelles.com

